

Quelques pérégrinations dans le temps logique

L'analyse de la pratique relève-t-elle d'un athéisme ?

« *Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée* ... Que voilà un texte difficile, enfin, je le trouve difficile. Sa lecture m'avait fait me remémorer une vignette que j'avais proposé lors de notre rencontre du mois d'octobre. Il s'agissait d'une première séance qui rassemblait deux équipes, relevant chacune d'une légitimité distincte. Le travail en commun souffrait de cette distribution et les chefs de service respectifs de ces équipes, avaient cette ambition que les salariés placés sous leur autorité, puissent vider leurs querelles.

J'ai été accueilli par un groupe d'apparence bien regroupé, qui me proposait une lecture unanime sur l'abus de pouvoir de leur hiérarchie, parce qu'entre eux, non-non, pas du tout, il n'y avait aucune difficulté, au contraire. Je ne sais si d'autres ont cette expérience, mais dans les quelques analyses de la pratique que je réalise, lorsque je « *démarre* », c'est quelque chose qui se répète suffisamment pour le noter, c'est comme s'il y avait le passage quasi-obligé d'une dénonciation de l'institution, une institution assimilée à la hiérarchie, avec du coup des équipes, dont les membres se situent à l'extérieur. Une institution qui n'est pas nécessairement hostile, cela peut arriver, mais présentant des exigences jugées déplacées et antagonistes au champ de valeurs qui cause la pratique des professionnels. Chacun peut se rappeler que la généralisation de la notion de valeur dans l'action sociale est datable, c'est dans la dernière décennie du 20^e siècle, peut-être après ce moment où la geste contractualiste est venue séduire les praticiens dont le travail à partir de là, s'est rangé sous le primat de « *l'accompagnement* » et de « *la relation d'aide* », mettant la réalisation de démarches diverses au cœur de la pratique (*cela est moins manifeste dans les établissements accueillant des enfants*). Ce n'est que secondairement que d'autres signifiants se sont mis à fonctionner dans les établissements, la validation se substituant à la décision, le consensus s'imposant sur le compromis et le recours à des instances, pourquoi pas des « *Un qui tance* », venant désigner ce qui jusqu'ici n'était que de modestes réunions.

Dans le début de cette séance donc, c'était un peu le tohu-bohu, jusqu'à cette sentence : « *Il n'y a aucun problème de pouvoir entre nous* », sentence qui retient un silence, que j'ai décrit en éclat de rire. Un truc comme ça qui arrête ; une dénégation ? Pourquoi pas. Ce que j'appelle, sentence, comme le silence qui a suivi, se sont présentés comme deux tours provoquant un déplacement. Ça a fonctionné comme un trait d'humour. Qu'est-ce qui a été sollicité dans cette suspension ? Est-ce l'instant de regard, le temps pour comprendre, les deux ? L'un venant se résorber dans l'autre, ou bien encore leur précipitation dans le moment de conclure, aussi bien le kairós, le moment opportun, articulation d'un objet et d'un passage le plus éphémère, temps logique du tissage d'un instant, d'un temps et d'un moment ?

La difficulté de les énumérer ainsi, est d'en faire aisément une suite chronologique, c'est fou comme c'est difficile de penser en dehors d'une progression chronologique. Peut-être parce que la chronologie présente une affinité avec ce qui pour nous est rationnel, une suite avec un antécédant susceptible d'engendrer un conséquent, qui devient l'antécédent d'un autre conséquent... Notre pente est de penser « *naturellement* » d'une façon chronologique. C'est d'ailleurs un peu bête de dire naturellement, puisque dans la nature le temps n'existe pas. Pour qu'il soit, il y a cette nécessité d'avoir perdu le rapport à l'immédiateté et à l'univocité propre à l'instinct, pour leur substituer quelque chose qui forge la culture et qui se forge de la culture, le rythme, un battement pulsatif, d'une « *apparition évanouissante*¹ », une discontinuité qui produit des effets de découpe, de succession, de fractionnement, ou encore de durée, avec un présent qui ne cesse d'advenir d'un futur, bien qu'il le précède pour s'abolir dans un passé auquel pourtant il succède. La physique moderne interroge l'existence du temps, celui ne pourrait relever que de courbures de l'espace. Dans une interview récente, puisqu'il y a peu, le Vendée Globe s'est élancé, Halvard Mabire soulignait qu'en mer, à partir d'un certain temps, il parle de la navigation solitaire : « *la distance va peu à peu prendre le pas sur le temps... Or la terre parfois saccage le temps qui est en train, de s'installer... Le temps de la terre rappelle sans cesse à l'obligation de raconter, de dire* », il nous indique ici que la parole inaugure un autre temps que le temps spatial.

Dans son titre, parce que si le texte est difficile, le titre n'est pas moins coton, Lacan indique justement que : « *bien que sa structure soit temporelle et non pas spatiale* », le temps dont il parle n'est pas celui de Chronos. Il est logique, il est « *un* », bien qu'il se découpe en « *trois* » : un instant, un temps et un moment que je prends ici du côté d'une force, d'une poussée plutôt que d'un mouvement. Le temps logique s'associe-t-il à quelque chose qui concerne la raison ? Mais laquelle ? Comme Lacan ne parle jamais que de la cure ; s'agirait-il de la raison dans la parole, un temps dans le dialogue... Est-ce la raison que la théologie attribue à dieu, ou celle tout autant énigmatique de l'esprit scientifique, celle que Freud appelait de ses vœux ? Lui, il mettait beaucoup d'espoir dans la raison de la science qu'il ne rabattait pas sur la stricte procédure scientifique. Il avançait qu'elle ne manquerait pas d'accorder la place qui leur revient aux motions affectives, tout en nous libérant de notre dépendance à la persistance de besoin de protection et de consolation qui se sont forgées dans l'enfance. Raison de dieu, que je détache ici des commandements de l'église et raison de la science, sont-elles si différentes ? Elles le sont, mais c'est allé vite en besogne de la opposer, Il n'est pas si rare, encore aujourd'hui, que de grands mathématiciens, de grands physiciens s'en remettent à l'Autre pour les vérités dernières.

¹- Je pique l'expression à Lacan.

Dans les séances d'analyse de la pratique, quelque chose d'un dialogue se construit entre les participants, une narration introductive est adressée, on ne sait pas trop à qui, il peut y avoir plusieurs adresses, l'intervenant comme on dit, en représente une ; une narration qui si elle peut prendre des formes diverses, interrogation, présentation, prend aussi appui sur l'écoute des autres, puis sur les propos que ces autres ne manquent pas de tenir, des éléments de compréhensions, de solutions parfois sont proposés, d'autres interrogations prennent le relais, des associations avec d'autres expériences sont mises en commun, des silences aussi. Il y a notamment ce silence du début de séance, Maria l'avait relevé, un temps en suspens, méditation autant qu'hésitation, qui sollicite la manifestation des corps, qui lui donnent un certain relief. J'ai fait récemment, confinement oblige, l'expérience assez étrange d'une séance téléphonique, sans même le support de l'image, juste le téléphone, ce qui m'a frappé c'est que les silences n'avaient que peu de saveur, que peu de texture, juste du vide, quelque chose de l'ordre d'une vacance pourquoi pas un premier tour qui n'a pas encore fait l'épreuve du rythme.

Le temps logique lacanien se situe à un autre niveau que celui de l'intention consciente de signification, de l'échange de messages. On donne aujourd'hui beaucoup d'importance à ce registre communicationnel, avec ce souci de ne pas polluer l'échange des messages par le malentendu, c'est le point sur lequel ce que nous appelons management prend appui. Je crois qu'il n'y a pas à lier trop étroitement le management à une hégémonie de la gestion. Le manager n'est d'ailleurs pas meilleur gestionnaire que ses prédécesseurs, toute organisation collective, suppose une allocation et une répartition des ressources, ça ne date pas d'hier. Si de gestion il est autant question, c'est une hypothèse, c'est que ce domaine présente une affinité avec l'effort dont le management se fait le serviteur, un effort de suppression de l'achoppement rythmique, de la vibration de l'altérité dans le message conscient ; une naturalisation de l'énoncé en quelque sorte. Dans la mesure où la protocolisation nous permettrait de ne pas avoir à souffrir de la subjectivité de l'opérateur, nous pouvons dire que cette tentative emprunte à la science, mais là où l'esprit de la science est nécessairement transgressif, Bachelard évoquait la « *transgression adroite de la science* », ne s'agit-il pas davantage ici, d'une « falsification sans intention » de la démarche scientifique, pour en faire ce que Freud appelait une « *Veltanschauung* », terme dont il disait qu'il était bien difficile à traduire dans une autre langue, mais qui s'apparente à : « *une construction intellectuelle qui résout de façon homogène, tous les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse qui commande le tout* »². Cette démarche est-elle à rapporter à l'ordre de l'idéologie, on se rappelle que Lacan parlait de l'idéologie de la science, une idéologie de suppression du sujet ? Est-elle à considérer sous le prisme d'une religion, qui prendrait appui, non pas sur la mort de dieu, mais sur sa négation, afin de servir sans autre projet, une économie débridée et articulée à

² S. Freud (1933), Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, Folio- Essais, 170.

un culte, celui de la préservation d'une image, qui sans cesse appelle la réparation du défaut d'intégrité qui la constitue.

L'altérité peut se manifester dans un malentendu, dans un lapsus, plus banalement elle se présente comme une simple résonnance, le plus souvent implicite, juste une modification rythmique, le rythme ruine le sens unité, nous devons cette jolie formule à Henri Mechonnic. Bref, c'est au niveau de cette résonnance que je situerais volontiers ce fichu temps logique, soit qu'il porte sur le signifiant. C'est comme cela que je lis « *la transformation de trois combinaisons en trois temps de possibilité* ». Ça veut dire quoi, de dire qu'il porte sur le signifiant ? Je vais le dire comme ça, qu'il s'articule à la prétention totalisante du signifiant, intriquée à sa faculté inexorable de défaire cette intention, qui n'existe que d'avoir situé au moins un « S2 », soit d'une certaine façon, cette place de « S1 », qui n'est pas un « S 1^{er} », ne s'établit que d'un deuxième temps qui n'est pas second pour autant. Ce qui, si je ne me trompe pas, nous fait deux tours, deux coupures et trois temps. Melman dit à peu près ceci : qu'il faut une première coupure, un premier tour, avec au moins deux signifiants, ça peut-être le même, qui répètent une tentative de nommer un, de saisir l'objet, en situant un « *unbegriff* », inscription d'un ratage entre eux, au titre d'une différence. Un premier tour donc, nécessitant au moins deux signifiants. Nous sommes peut-être là, si je m'autorise cette hypothèse, au niveau de la mise en place d'un vide, ça me fait penser au premier temps de la kénose paulinienne. Et Melman, dit qu'il faut au moins un troisième signifiant répétant l'échec des deux autres, troisième terme exigé pour que se fasse une deuxième coupure : « *un deuxième tour, qui avalise l'objet cause du désir, jusque-là restait ignoré* », aussi bien, deuxième tour de l'évidement de dieu, qui est aussi bien la mise en place du manque rythmant le vide ? Deux tours sont nécessaires, Jean-Daniel Causse³ y insiste, deux tours distincts, quoique sans décalage chronologique pour que s'institue le temps logique de l'exclusion interne du sujet. Dieu meurt deux fois, une première fois comme mise en place du vide, temps de la reconnaissance pour le sujet de sa propre castration, et une deuxième fois, comme mise en place du manque, temps de la reconnaissance de la castration de l'Autre.

Déjà limite je me perds, mais continuons la balade dans ce titre jusqu'à cet opérateur logique, un « *et* » qui nous permet d'aborder les rives de l'assertion d'une certitude baroque, puisqu'elle ne peut qu'être anticipée. Est-ce à dire qu'elle ne relève pas de la démonstration logico-mathématique, pour davantage se situer au principe d'une décision, nos trois prisonniers prennent une décision avec laquelle en quelque sorte, ils jouent leur liberté. Pour que quelque chose se décide, il est nécessaire d'avoir quitté le domaine de l'évidence, soit parce qu'on s'en démarque, soit qu'il n'a jamais existé, ce qui n'est pas du même acabit. Il n'y a d'acte de décider qu'à partir d'une faille, d'une question, nous revenons au kairos, quelque chose vient couper dans le doute

³ J-D. Causse (2018) Lacan e le christianisme, Ed Campagne première.

qui témoigne d'une certitude qui le fonde et qui dès lors échoue à imposer sa maîtrise. Une décision relève-t-elle d'une sincérité filée dans le cogito qui ne se diffère plus ? La question de départ subsiste, elle se prolonge autrement, la certitude anticipée n'est pas fermeture, elle interroge dit Lacan le risque qu'il y a à trancher ou de ne pas le faire.

Ici, la certitude anticipée s'acoquine avec ce truc, une assertion : « une *revendication de la condition libre pour l'esclave* », une affirmation qui revendique et dont la réalisation suppose un transfert, puisque pour accomplir sa démarche l'esclave : « *doit être conduit par la main devant le juge* ». Cela peut nous faire penser à Pessa'h, la Pâques juive, la sortie d'Egypte, moment autant collectif qu'individuel. Si je ne m'égare pas trop, si je m'égare je demanderais ma route Maimonide, le trajet de la cure ne relève-t-il pas d'une démarche par certains points semblable de réaliser, en s'appuyant sur le transfert, sa propre sortie d'Egypte. Une sortie qui ne serait ni incroyance, ni laïque, mais athée, soit de délaisser le service du temple, pas simplement de savoir que dieu est mort, ça c'est la position d'un athéisme laïc mais de savoir qu'il est mort depuis toujours, soit qu'il ne s'incarne que comme vide. C que Lacan appelait la véritable formule de l'athéisme, n'était pas que dieu soit mort, mais que dieu est inconscient. Il reprend en quelque sorte la saga de Freud, le père de la horde primitive de Totem et tabou, n'existe que pour et par les fils, en tant que mort de ne pouvoir exister que comme mort, il n'y a rien à tuer, ce que décrit Freud sous une forme épique, est-il autre chose que le commencement logique de l'être humain, commencement sans origine que Lévi-Strauss articule à l'entrée dans la culture avec la mise en place de « *la règle* » qu'il situe comme un fait de langage.

Puisque l'analyse de la pratique, est aussi une affaire de tours, le temps pour conclure je l'avais situé dans le propos de cette psychanalyste dont Maria m'a rappelé le nom, Valérie Breuil-Thyrion. Elle était intervenue lors de la journée en Arles. Elle avait glissé cette phrase dans son propos : « *A la fin, ça part dans tous les sens* », qui n'est pas de l'ordre du tohubohu. Un temps pour comprendre qui s'articule au collectif, valse-hésitation de l'un, de l'autre, rythmée par l'instant du regard, puis la diffraction du moment de conclure toujours singulier, avec le risque de trancher, celui de ne pas trancher, à chacun son rythme en quelque sorte. Est-ce que la spécificité qu'introduit la psychanalyse dans l'analyse de la pratique professionnelle relèverait-elle d'une invitation pour chacun, à l'instar de la cure quoique dans des modalités différentes, d'interroger au terme de chaque séance, sa propre sortie d'Egypte ?

Et c'est éphémère, Noureddine y a insisté., C'est d'autant plus éphémère, les participants à un groupe d'analyse de la pratique, dès la ponctuation de la séances, retournent au fourneau du service des biens, qui aujourd'hui, c'est l'hypothèse que je vous propose prend la forme de cette

« *Veltanschauung* , managériale. Mais après tout, ne se peut-il qu'une cure appelle un deuxième tour ?

Novembre 2020